

Les émeutes surviennent quand les mots manquent

Depuis celles qui embrasèrent les banlieues françaises en 2005, Alain Bertho s'est penché sur ce phénomène. Qui, observe le chercheur, ne cesse de s'amplifier. Car il n'y a plus de foi en l'avenir.

Entretien

Alain Bertho enseigne l'anthropologie à l'université Paris VIII-Saint-Denis.

Grande-Bretagne, Tunisie, Égypte, Syrie, Libye, récemment, et France, il y a six ans. C'est le temps des émeutes, dites-vous ?

En 2008, j'ai recensé dans le monde 250 émeutes ou affrontements qui prenaient le chemin de l'émeute. Il y en avait 540 en 2009, 1 238 en 2010 et, depuis le début de cette année, j'en ai compté 1 200. C'est en expansion dans tous les pays du monde. Même en Allemagne et en Suisse.

Comment définir l'émeute ?

Ce sont des gens qui se mettent en danger face au pouvoir avec la quasi-certitude de perdre. Ils se mettent en danger parce qu'il n'y a pas d'autre façon pour eux de dire ce qu'ils ont à dire. L'émeute, c'est la partie violente de l'effondrement des systèmes de représentation politique.

C'est un mode de réaction qui ne donne pas de résultat. La Grande-Bretagne en est l'illustration...

Ceux qui se lancent là-dedans le savent : il y a un oubli total du danger, pas d'enjeu stratégique. Les premiers surpris d'avoir gagné quelque chose, ce sont les émeutiers tunisiens de Kasserine et de Sidi Bouzid. Au départ, c'est un jeune qui meurt. La responsabilité de la police est engagée et ça explose. Mais là, il y a eu l'aggrégation d'autres forces, d'autres jeunesse, d'autres générations. Et peu à peu, les mots sont venus. Ce scénario reste rare.

En revanche, la mort d'un jeune avec implication de la police est souvent un déclencheur ?

En 2010, il y a eu quarante-quatre événements de ce type. Sur tous les continents.

Mais le déclencheur ne suffit pas. Il faut le baril de poudre au départ, non ?

Oui, une matrice sociale et politique. La



Claude Stefan

Alain Bertho se demande comment exprimer sa colère et son exaspération.

mondialisation a transféré en quelques années, dans les pays du Nord des inégalités sociales à un niveau équivalent à celui qui existait au XIX^e siècle. Sidérant ! Et ça s'affiche dans la ville. Mais ce qui, au XIX^e et au XX^e, nous avait permis collectivement de traiter tout cela par des mots et des conflits sociaux un peu organisés s'est effondré. Où, comment dire sa colère, son exaspération ?

Certaines voix ne sont-elles plus entendues ?

Aujourd'hui, la quasi-totalité des forces politiques sont obsédées par la gestion

de l'État. Et entrent dans des logiques qui sont celles des marchés financiers. Cela fait s'écrouler la légitimité des gouvernements qui ne peuvent plus revendiquer la prise en compte du bien commun. Il en résulte une brutalité sociale considérable et il n'y a plus d'espace politique pour la gérer.

Cette activité sismique qui secoue le corps social revient à intervalle régulier dans l'Histoire, non ?

À peu près tous les cinquante ans, il y a une plus forte concentration d'affrontements. Prenez la fin du XVIII^e siècle : ce sont les révolutions française et

américaine. Puis, au milieu du XIX^e, les révolutions nationales. Début du XX^e siècle, c'est le temps des révolutions russe et allemande. Puis viennent 68 et ses convulsions dans le monde entier. Toutes ces séquences, on pouvait les nommer politiquement. Et les intéressés eux-mêmes avaient conscience de participer à quelque chose de commun, de se battre pour la liberté, la nation, le communisme...

Ce n'est pas le cas ces dernières années ?

D'une rébellion à l'autre, les émeutiers font un peu la même chose. Mais on ne peut pas parler de contagion. Il n'existe pas le sentiment de faire partie d'un ensemble. Sauf pour le printemps arabe où, progressivement, les mots remplacent la violence. Par ailleurs, dans le passé, les mouvements sociaux avaient policé l'affrontement social et marginalisé des pratiques comme le pillage.

Finalement, ce que tous ces jeunes ont en commun, c'est un avenir bouché ?

Ce qui, au XIX^e et au XX^e siècle, a servi à la totalité de la population à vivre la difficulté du présent, c'était la foi en un avenir. Soit un espoir individuel, soit l'espoir d'une promotion sociale, soit un espoir collectif à travers une révolution ou la science... Que voulez-vous leur dire aujourd'hui ? Le seul discours qui leur est tenu est un discours disciplinaire. Sans doute le mouvement des Indignés est-il en train de marquer une reprise de la parole et une politisation différente de la jeunesse.

Recueilli par
Marc PENNEC.



Le temps des émeutes,
Alain Bertho,
Bayard,
271 pages, 19 €.

La semaine de Chaunu



DSK invité de Claire Chazal.



Obama refuse la Palestine à l'Onu.



La mémoire des affaires.